

De 1974 à 1979, 1153 militants argentins ont été incarcérés dans la terrible prison de Coronda. Le livre témoignage de leur résistance paraît en français. Questions à Sergio Ferrari, co-auteur de l'ouvrage.

Ni fous, ni morts, ni résignés



GUY ZURKINDEN . INTERVIEW
CREATIVE COMMONS . MUNI1975 . PHOTO

Votre livre est le témoignage d'une résistance collective face à l'horreur...

Sergio Ferrari – «Si vous sortez d'ici, ce sera fous ou morts». En 1978, Adolfo Kuschidonski, directeur de la prison de haute sécurité de Coronda, à 500 kilomètres au nord-est de Buenos Aires, m'a adressé ces mots. Au-delà de celui qui la prononçait, cette phrase illustrait l'objectif du système mis en place par la junte militaire au pouvoir: détruire physiquement, psychologiquement et moralement les prisonniers politiques. Et briser ainsi toute résistance.

Or, la majorité d'entre nous en sommes sortis. Ni fous, ni morts. Malgré la souffrance, malgré la perte de certains camarades, nous avons gardé nos convictions. Et nous continuons à lutter.

Notre résistance collective nous a permis de survivre. C'est donc de manière collective que nous avons décidé de la relater. À travers l'association «El Periscopio» (Le périscope), nous avons uni nos plumes pour lui consacrer un livre. Paru pour la première fois en espagnol en 2003, il réunit les témoignages anonymisés de 70 ex-prisonniers, sur les 1153 qui sont passés par Coronda. Tout le processus a été auto-financé, mené de manière collective et militante. Nous avons fait de même pour sa traduction française, qui sortira à la fin mars.

Pourquoi avez-vous été enfermé à Coronda? J'ai été emprisonné avec mon frère en mars 1976, quinze jours avant le coup d'Etat militaire en Argentine. Nous avons passé près de trois ans à Coronda, avant de pouvoir nous exiler grâce à une campagne de solidarité internationale. À l'époque, j'étais dirigeant du syndicat universitaire de Rosario. J'avais alors 22 ans. C'était l'âge moyen des détenus. Nous étions des militants assoiffés de démocratie, décidés à affronter la dictature brutale

en voie de s'imposer dans notre pays – comme sur une majorité du continent latino-américain.

À l'époque, nous savions qu'affronter de tels régimes pouvait se terminer par la prison ou la mort. Nous ne nous sommes donc jamais considérés comme des victimes.

Quelles étaient vos conditions de détention?

Terribles. Nous étions à l'isolement 23 heures par jour, dans une cellule de trois mètres sur trois. Tout était interdit. Nous n'avions pas le droit de lire, de travailler, d'écrire ou de faire de la gymnastique. À cela s'ajoutaient les châtiments corporels, les brimades et les punitions.

Comment surmonter un tel régime?

Nous étions membres d'organisations politiques différentes. Mais nous avons décidé de surmonter nos divergences et résister dans l'unité.

Il a fallu faire preuve d'une grande créativité. Avec des miettes de pain et des bouts de verre, nous avons confectionné des «périscoptes» de fortune afin de contrôler les mouvements des gardiens. Ces outils nous permettaient de communiquer entre nous – par les fenêtres, ou à travers la canalisation des toilettes – ou faire de la gymnastique lorsque nos geôliers relâchaient leur surveillance. Durant ces instants précieux nous avons pu organiser des cours d'histoire ou de sociologie, raconter des films ou des histoires, partager nos problèmes et nos angoisses. Face à l'isolement presque total qui nous était imposé, chaque minute de gagnée était une victoire.

Nous avons aussi adapté le langage des signes afin de pouvoir le pratiquer uniquement avec nos doigts. Cela nous a permis de continuer à communiquer durant notre heure de promenade quoti-

dienne, lorsque la direction nous a interdit de parler.

L'humour était une autre de nos armes. Rester capables de rire de nous-mêmes et des gardiens, même quand ils nous frappaient, était une manière de résister, de montrer que nous allions nous en sortir.

Vingt ans après sa première édition, la traduction française de votre ouvrage s'adresse à un public très distinct de celui d'Amérique latine. Que peut-elle lui apporter?

Une nouvelle génération militante se lève en Suisse, en France et ailleurs, notamment autour des enjeux climatiques.

Nous pensons que notre expérience peut amener quelque chose à ces jeunes qui se mobilisent – notamment l'idée que la lutte est possible et peut être victorieuse, même dans des circonstances terribles. Elle véhicule aussi des valeurs qui nous semblent fondamentales: la résistance collective, la fraternité, l'unité et la confiance.

En ce début de XXI^e siècle, les fantômes autoritaires et répressifs se réveillent, en Europe comme ailleurs. Le travail de mémoire sur les brutalités passées peut constituer, ici aussi, un rempart contre leur répétition.

Ce type de réflexion nous a semblé important, même à 11 000 kilomètres de l'Argentine. ■

Ni fous, ni morts
Prisonniers politiques sous la dictature
argentine
Coronda, 1974-1979

Collectif «El Periscopio»
Éditions de l'Aire, mars 2020

Contexte

LA MÉMOIRE COMME OUTIL DE LUTTE

Votre livre a aussi été un instrument au service de la justice...

Notre association s'est constituée partie civile lors du procès de deux anciens directeurs de la prison de Coronda. Les témoignages que nous avons collectés ont joué un rôle important dans leur condamnation, en 2018, à de lourdes peines de prison.

La mémoire est ici, comme dans la démarche des mères et grands-mères de la place de Mai, un acte de résistance: un outil pour exiger justice et réparation face à ces crimes contre l'humanité.

À l'heure où des dirigeants aux traits autoritaires sont au pouvoir dans d'importants pays latino-américains, résonne-t-il aussi comme un avertissement?

Le travail de mémoire peut jouer le rôle d'antidote contre la répétition d'atrocités passées. Pour cela, il doit être mené jusqu'au bout.

Cela a rarement été le cas en ce qui concerne l'histoire des régimes militaires en Amérique latine, dans les années 1970. Au Brésil, la plupart des crimes commis durant cette période n'ont pas été sanctionnés – aujourd'hui, ils sont légitimés par le président Jair Bolsonaro; au Chili, une grande partie des atrocités perpétrées sous le commandement du général Pinochet n'ont pas été jugées; en Uruguay, même la gauche a hésité à revisiter les crimes de la junte militaire.

Aujourd'hui, nous assistons à la renaissance de régimes ayant des traits répressifs, voire dictatoriaux, dans des pays clés du continent. De multiples mouvements sociaux et syndicaux se battent courageusement, parfois au péril de leur vie, contre ces gouvernements autoritaires.

Une mémoire actualisée des violences et des luttes passées peut représenter un point d'appui important pour ces résistances. ■